



**PASCAL
CANFIN**

Le banquier de Daech

 **l'aube
NOIRE**

LE BANQUIER DE DAECH

La collection *L'Aube noire*
est dirigée par Manon Viard

© Éditions de l'Aube, 2020
www.editionsdelaube.com

ISBN 978-2-8159-3861-7

Pascal Canfin

Le banquier de Daech

roman

éditions de l'aube

DU MÊME AUTEUR

30 questions pour comprendre l'Accord de Paris, Les Petits Matins, 2015

Ce que les banques vous disent et pourquoi il ne faut (presque jamais) les croire, Les Petits Matins, 2011

Note de l'Auteur : Cette fiction se déroule à l'été 2017 alors que la ville irakienne de Mossoul est sur le point d'être reprise à Daech et que la bataille de Raqqa, « capitale » de l'État islamique, vient de commencer.

Prologue

Paris brûlait. 41 degrés la journée, 24 la nuit. Les plantes, les animaux et les humains souffraient. La ville tournait au ralenti, quand les chaînes info tournaient en boucle sur cette canicule inédite au mois de juin. Le climatologue, barbe grisonnante et nœud papillon, expliquait que nous étions entrés dans un nouveau monde. La journaliste santé prenait des nouvelles sur le terrain des pensionnaires de la résidence des Tilleuls, en banlieue parisienne, labélisée « Adaptée au changement climatique » par la municipalité trois mois plus tôt. Mademoiselle Météo remontait le moral des troupes en annonçant la fin de l'épisode caniculaire dans les prochains jours. Tout le monde entrait en résistance.

Les terrasses ensoleillées étaient désertées, et l'ombre, prise d'assaut. Je notai l'idée, dans mon carnet beige sale, d'un article sur l'évolution du chiffre d'affaires des cafés-restaurants dont les règles historiques étaient bouleversées : dans combien d'années un pas-de-porte ombragé à Paris vaudrait-il plus que son concurrent exposé au soleil ?

Je sortis du métro après avoir vaincu la transpiration du voisin, la moiteur de la barre métallique et le siège collant. Et inutile d'espérer se refaire une santé au bureau ! Le journal

faisait partie des entreprises sans climatisation. La vraie fracture entre les salariés n'était plus le statut ni le degré de précarité ou de protection du contrat de travail. Elle séparait les climatisés des autres. La canicule bouleversait les repères et les hiérarchies. Elle amplifiait aussi le besoin de sociabilité. La machine à café en était l'épicentre. Du petit dernier déshydraté aux nuits sans air ni sommeil, une telle épreuve se partage. Mieux vaut souffrir à plusieurs, l'intimité dut-elle en pâtir.

J'arrivai enfin dans mon bureau. Le courrier venait d'y être déposé. Des attachés de presse – souvent attachées – continuaient scrupuleusement d'adresser des invitations sur papier glacé et des dossiers que personne ne lisait. Une enveloppe blanche à l'adresse manuscrite attira mon attention. Son timbre turc et l'orthographe écornée de mon identité – Thomas Rabu ne prenait qu'un seul *B* – la rendait encore plus singulière.

Je l'ouvris, plein de curiosité. Il était 9 heures 30, le matin du 27 juin.

1

Sonné par ce que je venais de lire, je ressentis un besoin impératif et immédiat de fraîcheur. Je quittai mon bureau étouffant pour migrer dans le café climatisé le plus proche : un Starbucks. Je me glissai dans la queue des clients venus se faire tondre. J'étais tellement absorbé par mes pensées que j'en oubliais de râler contre le prix exorbitant du *latte freddo*. Lorsque vint mon tour de commander, je dus à un réflexe provenant de la partie de mon cerveau contrôlant l'ouverture du porte-monnaie – à ma connaissance non encore identifiée formellement par les neurosciences – de ne commander qu'un petit *latte* au lieu du médium que me proposait spontanément le vendeur, suivant ainsi, j'imagine, les consignes de son manager.

Par chance je trouvai une place assise, sans être collé à la vitre comme un poisson dans son bocal. Je posai la lettre devant moi et réévaluai les scénarios dont s'était saisie mon imagination. Je n'excluais pas une mauvaise blague de mes collègues. Dans ce cas, comme dans ces émissions de caméra cachée, mon regard allait rapidement croiser un groupe de trentenaires bidonnés qui rentrerait dans le Starbucks pour se payer ma tête. Je relevai doucement les yeux et posai un regard circulaire dans le café, puis à l'extérieur, et même

jusqu'au trottoir opposé en essayant de paraître détendu et insouciant. « Bien tenté les gars, ça ne marche pas avec moi. » Je ne vis rien qui me permette de reconnaître un collègue ou même un inconnu en train de me filmer. Cela ne suffisait pas à écarter totalement l'hypothèse, mais comme il est bien connu que les blagues les plus courtes sont les meilleures, mes collègues disposaient déjà de suffisamment de matière pour monter une vidéo et la poster sur leurs réseaux sociaux préférés. La stratégie la plus sage consistait à garder formes et convenances tout en activant sur le téléphone la fonction « *recevoir des notifications* » depuis mon compte Facebook. Mark me préviendrait ainsi bien assez tôt.

Je passai à l'autre hypothèse, plus glorieuse pour mon ego, mais porteuse de risques auxquels je n'étais pas préparé : cette lettre était à prendre au premier degré.

JE SUIS SOFIANE TIR, L'UN DES BANQUIERS DE DAECH.
TU PEUX TROUVER TRACE DE MON DÉPART POUR LA SYRIE
IL Y A TROIS ANS DANS LES JOURNAUX FRANÇAIS.

Une recherche sur internet confirma ses dires. Le départ de Sofiane Tir avait été couvert par la presse nationale car il ne présentait pas le profil type du candidat jihadiste. Né de parents kabyles émigrés en France après l'indépendance de l'Algérie, il était devenu un produit de la méritocratie républicaine, l'exception qui confirme la règle de la reproduction sociale. Après Polytechnique et quelques années dans la finance, il avait bifurqué vers des voies plus obscures, jusqu'à se faire repérer par les services français qui ne purent empêcher son départ en Syrie. Les articles recoupaient les mêmes bribes d'information arrachées au ministère de l'Intérieur et à l'École, qui se serait bien passée de cet épisode médiatique.

Tous étaient illustrés par la même photo de Sofiane étudiant en uniforme bleu à boutons dorés, le regard convenu ou sincère du jeune conquérant.

Le bruit de l'aspiration que produisait la paille au fond du verre vide finit par attirer mon attention. Le regard exaspéré de mon voisin, lunettes noires branchées et piercing nasal proéminent, me fit comprendre que mon *latte freddo* devait être terminé depuis longtemps. Je reposai le verre sur la table et m'excusai d'un sourire confus.

ICI, À RAQQA, J'AI PEUR. JE VEUX QUE LE MONDE SACHE CE QUE J'AI FAIT AVANT DE MOURIR. JE T'AI CHOISI CAR TU CONNAIS LA FINANCE ET JE SAIS QUE TU ES UN JOURNALISTE INTÈGRE.

Une tache avait délavé et graissé l'encre du mot « *intègre* », mais il restait lisible. Le papier à grands carreaux utilisé par Sofiane Tir, ou celui qui se présentait comme tel, rappelait les cahiers d'enfance. Le contraste avec son contenu en était d'autant plus saisissant.

JE TE DEMANDE D'ALLER À LONDRES ET DE TROUVER NOURAD GACEM. DONNE-LUI MON NOM, IL T'OUVRIRA SA PORTE. S'IL HÉSITE, PARTAGE CE NUMÉRO DE TÉLÉPHONE : 961 71123564; IL TE SERA UTILE.

DÉPÊCHE-TOI, ET TU SERAS RÉCOMPENSÉ.

AINSI J'AI CHOISI DE VIVRE. AINSI JE CHOISIS MA MORT.

FI-AMANILLAH

ABOU OMAR

Je relisais la lettre pour la cinquième fois à la recherche d'un sens figuré ou d'un indice caché. Les forums des sites de musulmans convertis qui cherchaient à s'y retrouver dans

les centaines de formules de politesse arabes m'indiquèrent que « *Fi-Amanillah* » s'employait dans des moments de forte gravité pour en appeler à la protection d'Allah. Quant à la signature, « Abou Omar », elle était trop générique pour me permettre d'en tirer quoi que ce soit, hormis me projeter dans un défilé numérique de chefs militaires de Daech et de prédicateurs actifs sur YouTube.

Je relevai la tête. Mon voisin était parti, mon verre désespérément vide, et des gouttes coulaient le long de mes tempes malgré la climatisation intense.

Étant donné le caractère exceptionnel des circonstances, je décidai de m'offrir un second *latte*. Je repliai la lettre dans son enveloppe, comme dans un cocon dont elle n'aurait peut-être jamais dû sortir. Je me glissai de nouveau dans la queue, en essayant de classer les idées qui saturaient mon esprit.

Comment puis-je savoir si cette lettre est réellement écrite par Sofiane Tir ? Je ne voyais aucun autre moyen pour m'en assurer que d'aller vérifier plus en détail la véracité son contenu.

Et si cela s'avère, la lettre peut néanmoins être écrite par un imposteur – par exemple un autre Français parti en Syrie et réglant ses comptes avec Abou Omar au sein de l'Organisation. Et alors ? L'important est que les informations soient justes et que la vérité d'un banquier de Daech puisse être révélée ; le reste, c'est de la morale, de l'Histoire... ou de la littérature.

En approchant du comptoir, la vue du morceau de pain perdu suscita en moi une faim impulsive. Cette grosse tranche molle saupoudrée de sucre glace ne ressemblait que de loin au pain ferme et doré dont l'odeur envahissait la cuisine familiale. Je revoyais le fier sourire de ma mère contemplant son fils dévorer les morceaux à peine refroidis, nappés de cassonade.

Face à l'incertitude radicale de l'inconnu qui s'entrouvrait devant moi, mon inconscient se réfugiait dans les valeurs sûres de l'enfance. Proust avait raison.

Mon deuxième *latte freddo* et mon pain perdu à la main, je revins m'asseoir à la table. Je remarquai à peine la jeune fille au décolleté prometteur qui avait avantageusement remplacé mon ancien voisin exaspéré. Je ressortis l'enveloppe de mon sac. Le timbre turc m'indiquait que la lettre avait été postée à Istanbul. La seconde enveloppe, à l'intérieur, était cachetée et non timbrée. J'en déduisis qu'il était trop dangereux de poster du courrier depuis les villes turques frontalières de la Syrie. J'imaginai Sofiane confiant la lettre à un subalterne ou, au contraire, la donnant précieusement à un complice à l'insu de la hiérarchie et des pratiques de l'Organisation. Je ne pouvais ni répondre à ces questions, ni empêcher mon imagination d'échafauder des scénarios dont, je le savais d'expérience de journaliste, une partie me serait utile, un jour, pour colmater les trous et me rapprocher de la vérité.

Je dépliai la lettre et en repris la lecture, non sans avoir auparavant avalé une généreuse bouchée de pain perdu que je savourai lentement, lui attribuant un mérite qui dépassait de loin ses qualités gustatives.

J'avais suffisamment repris mes esprits pour ne plus sentir de gouttes perler le long de mon visage. Je me lançai dans une recherche sur Nourad Gacem, constatant rapidement qu'il n'était pas seul à s'appeler ainsi. Le Nourad Gacem à la notoriété numérique la plus forte était un chanteur pop algérien qui occupait de nombreuses pages de mon moteur de recherche. Les autres Nourad Gacem avaient perdu la bataille du référencement. L'ajout du mot « *Londres* » dans le moteur de recherche atténuait la domination sans partage du chanteur pop. Deux visages encore inconnus se frayaient un chemin

sur Google images. En cliquant sur le premier, j'arrivai sur le site d'une compagnie de danse. Le second menait sur une page web de La Française de banque où un Nourad Gacem exerçait le métier de trader. En quelques clics, je découvris que ce Nourad-là était sorti de Polytechnique la même année que Sofiane. Facile. Trop facile ? Une simple recherche sur la page « *Notre équipe* » du site de La Française de banque à Londres permettait à n'importe quel auteur anonyme de choisir un nom au hasard et d'en faire le complice du financement du terrorisme international, l'ami du « banquier de Daech ».

J'avalai en guise d'inspiration et d'encouragement la fin de la tranche de pain perdu, dont je sentais dans l'estomac les premiers effets associés au double *latte*.

Je passai au deuxième indice, le numéro de téléphone. Je ne reconnaissais pas l'indicatif 96. Quelques secondes de recherche m'amènèrent au Liban. À tout hasard, je tapai sur internet le numéro en question. Il ne mena nulle part. Il en fut de même sur les sites d'annuaire inversé que je consultai. Aucun ne parvenait à identifier ce numéro et à le relier à son propriétaire.

Je relevai la tête de mon téléphone. Je n'avais reçu aucune notification Facebook me jetant en pâture aux moqueries et aux émojis des amis virtuels que je partageais avec mes collègues. Je me surpris à le regretter. Avais-je réellement envie d'entrer en contact avec Nourad Gacem ? Je quittai le Starbucks climatisé et fus immédiatement saisi par la brûlure du soleil. Pendant des mois, je pestais contre le ciel désespérément blanc de Paris. Et quand arrivait l'été, la canicule me clouait au sol. À Raqqa, le fief de Daech, il faisait 43 degrés. Deux petits degrés Celsius me séparaient de Sofiane Tir Abou Omar.

La lettre avait été déposée sur mon bureau il y a vingt-quatre heures. J'avais traversé l'après-midi et une partie de la nuit écartelé entre des plongées dans la vie de Sofiane Tir et des sites internet sympathisants du jihad en Syrie, un article à achever pour le journal sur les comptes des grandes banques françaises qui allaient beaucoup mieux depuis leur sauvetage par le contribuable après la crise financière, et la résistance aux premiers effets critiques du dérèglement climatique sur les Européens du Nord. Un concentré d'époque trop pur pour être digeste.

Je savais en me levant que je devrais décider aujourd'hui, et le plus tôt possible, de la suite : ignorer cette lettre, ses opportunités exceptionnelles pour un journaliste et ses menaces pour mon confort personnel, ou prendre contact avec Nourad Gacem et en assumer les conséquences. Joueur, mon inconscient sélectionna le rap de Yung Mavu sur la bande-son d'Harry Potter pour accompagner mon indécision. Aucune baguette magique, aucun sortilège ne pourraient esquiver ma responsabilité. Je me rassurai en me rappelant que, quelle que soit ma décision, je ne pouvais choisir seul, indépendamment du journal pour lequel je travaillais. J'avalai mon bol de céréales

sur-vitaminées habituelles et me précipitai dans l'escalier. Il ne fallut pas plus d'un étage pour que la canicule se rappelle à moi et m'impose son rythme. Avant même de prendre le métro, j'étais vaincu.

Arrivé à la rédaction, je montai au quatrième étage pour partager la lettre et mes premières réflexions avec ma rédactrice en chef. N'excluant pas totalement que cet échange soit l'apogée d'une blague géante de mes collègues, j'étais très attentif à son regard en pénétrant dans son bureau. Anne Jacob était une personne directe et, naïvement sans doute, j'imaginai que je parviendrais à déceler ses éventuels sentiments cachés. Elle ne manifestait aucune ironie. Aucun sourire en coin ne semblait m'accueillir. Cela me donna la confiance suffisante pour lui présenter la situation.

Lui résumer les événements de la veille et mes premières conclusions me prit une dizaine de minutes. Je gardai pour moi l'épisode du pain perdu, dont je ne manquerai pas de parler à mon psy lors de notre prochain rendez-vous.

Anne se leva pour bénéficier de l'air malaxé par son ventilateur. Il peinait à brasser une matière que chaque jour de canicule densifiait, mais cela restait l'une des rares manières d'essayer de se remettre les idées en place sans avoir à se passer le visage sous l'eau fraîche et perdre ainsi son maquillage pour la journée. Ce qui, dans le cas d'Anne, n'était pas une mince affaire.

« Que risque-t-on ? » se demanda-t-elle à voix haute. Après quelques secondes de silence, une liste de menaces emplissait l'espace de son bureau. « Un attentat comme pour *Charlie*, si Daech a connaissance de la lettre et de notre enquête. Avoir les Services français sur le dos, s'ils apprennent notre travail avant que nous puissions le publier. Être ridicule dans tout

Paris, si on sort une enquête mal ficelée. Devoir vivre chaque jour avec des regrets, si on ne sort pas du lourd alors qu'on l'avait sous la main. »

Le ventilateur modelait ses longs cheveux châtain à chaque passage et lui donnait moins l'apparence d'une patronne prenant une décision lourde de conséquences et mûrement réfléchie que d'une candidate à un casting pour une publicité de shampoing sur-ventilée. Je ne sais si je devais m'en réjouir ou m'en inquiéter, mais la lueur dans ses yeux ne laissait pas place au doute.

« *Holy shit. It might be fucking big!* » Comme à son habitude, Anne jurait en anglais – souvenir, disait-elle, de son adolescence au lycée français de New York.

Elle s'assit en face de moi, une cuisse posée sur son bureau dans une position de domination et de séduction professionnelle qui ne m'échappait pas et dont les journalistes mâles trentenaires du bureau avaient pris l'habitude, séduits, flattés ou perturbés, mais jamais indifférents.

« Thomas, entama-t-elle en me fixant de ses yeux marron, gardons cela entre nous. Je partagerai avec les équipes et le conseil d'administration en temps voulu. Passe à temps plein sur l'enquête et tiens-moi informée quand tu rencontres un problème. Je suis là pour t'aider et te protéger. Ne prends aucun risque personnel sans m'en avertir. Je ne voudrais surtout pas avoir ta mort sur la conscience sans même avoir pris la mauvaise décision! », éclata-t-elle de rire en se levant pour rejoindre sa chaise.

Comme je goûtais moyennement la remarque, elle se sentit obligée d'ajouter :

« Excuse-moi, Thomas, mais si c'est vraiment *fucking big*, il faut qu'on garde de la distance. » Sa voix se fit légèrement plus grave. « Il faudra être plus pro que jamais, à la fois pertinent et

impertinent. Tout prendre au sérieux mais ne jamais se prendre au sérieux pour tout arrêter s'il le faut. Tu tiens le plus gros coup de ta jeune carrière. Celui qui peut aussi tout briser... »

Elle prit son téléphone. Je me levai par réflexe. Elle m'invita à rester assis.

« Allô, Anne-Marie ? C'est Anne : ça va, ma chérie ? Dis, je suis peut-être sur un gros coup, et j'aimerais que tu donnes quelques conseils à mon journaliste. C'est sa première enquête, disons vraie enquête, celle où il va sentir ses tripes et savoir ce qu'elles valent, dit-elle en me fixant de nouveau du regard. Flippé ? Non je ne crois pas. Pas plus qu'avant un dépuçelage, osa-t-elle avec un clin d'œil appuyé. Mais il est bon, très bon, crois-moi. Oh ! Tu es d'accord ! C'est si gentil de ta part. Je te revaudrai ça. Je lui donne ton numéro. Je t'embrasse, ma chérie. On se voit bientôt chez Laurent ? Super ! *Ciao ciao.* »

« Cher Thomas, tu as de la chance. Anne-Marie Dolphins va te donner quelques conseils. Rencontre-la vite et fais-moi signe quand tu pars à Londres. Et n'oublie pas : il ne t'a pas choisi par hasard. Allez, *take care, sweetheart.* »

Cette fois je ne fus pas invité à rester assis quand je me levai. Anne avait réussi à insuffler en moi une énergie nouvelle. Elle avait pris la direction du journal il y a six mois alors qu'il suivait une mauvaise pente, victime comme presque tous les titres de la crise de la presse. En six mois, elle avait décroché quelques beaux contrats publicitaires et contribué à augmenter la notoriété du magazine grâce à ses réseaux parisiens. Mais il lui manquait un gros coup rédactionnel. Elle le tenait peut-être, et j'en étais l'instrument.

Je redescendis au troisième étage et m'installai à mon bureau avec le numéro d'Anne-Marie Dolphins en main. Une des stars du journalisme d'investigation, qui avait fait tomber deux ministres et un grand patron...

Et si tout cela était faux ? me demandai-je soudainement. Et si le scénario de la bonne grosse blague était le bon ? Et si le grand jeu d'Anne était du bidon, et qu'elle était en train de se rouler par terre dans son bureau avec quelques collègues ? Quelque chose en moi se raccrochait à cette option. Pour éviter de voir la réalité en face ? Pour ne pas saisir l'incroyable opportunité qui littéralement me tombait dessus ? Quand Henri, le chef des maquettistes, passa devant la baie semi-vitrée reliant mon bureau au reste du monde, j'interprétai son éternel sourire en coin comme le signal du dénouement. Mais il se contenta de me saluer et continua son chemin sans ralentir, comme à son habitude. Je mis mon casque, pris mon téléphone et choisis le remix de *Summertime Sadness* par Cedric Gervais. Le DJ avait réussi à transformer une plainte mélancolique en énergie galvanisante tout en conservant la langueur de la voix de Lana del Rey. Le meilleur des deux mondes. À moi d'inventer ma partition de journaliste enquêteur et de mettre de côté cette peur du ridicule vis-à-vis de mes collègues. « Je peux le faire. Je vais le faire », furent les phrases, somme toute assez banales, que ma volonté choisit pour exprimer son choix. Et si jamais tout cela se révélait une vaste blague, je tirerais mon chapeau à ses auteurs et paierais la tournée, honoré d'avoir été le sujet d'autant de préoccupations et de créativité.

Je retirai mon casque, envoyai un SMS à Anne-Marie Dolphins, regardai les horaires de train pour Londres et trouvai l'adresse professionnelle de Nourad Gacem à la Française de banque à Canary Warf, à quelques pas des sièges européens de ce que la planète bancaire compte de célébrités américaines – JP Morgan, City ou Morgan Stanley.

En seconde classe, l'Eurostar était à moitié vide en ce mercredi midi. Je venais de passer les contrôles de sécurité dont la file s'étendait néanmoins sur une bonne centaine de mètres. Bientôt, après le Brexit, le premier étage de la gare du Nord deviendra la nouvelle frontière extérieure de l'Union européenne. Une hypothèse qui n'avait pas été envisagée lors de l'aménagement du terminal. J'imaginai déjà les reportages sur les queues interminables, lorsque le train démarra. Ma gorge se noua. J'étais en train de franchir un pas décisif. Si je n'avais pas le cran de rencontrer Nourad, je me déconsidérais aux yeux d'Anne, et aux miens. Si je le rencontrais, nul ne sait ce qui allait arriver. Je me plongeai dans la musique électro d'Otseki pour retrouver ma sérénité. *Falling out, Sun is rising.* J'ouvris les yeux et posai mon casque sur le siège vide à mes côtés. J'étais prêt.

L'Eurostar traversait les banlieues d'Île-de-France, terre de naissance et terre d'asile de stars du football mondial comme du terrorisme international. Ou de ses stratèges comme Sofiane, dont les articles datant de son départ en Syrie mentionnaient régulièrement ses années d'adolescence à Aulnay-sous-Bois.

Je sortis sa lettre de mon sac à dos. Je conservais la deuxième enveloppe dans la première pour la protéger, mais aussi par fétichisme. C'est ainsi que je l'avais trouvée sur mon bureau, c'est ainsi qu'elle resterait. Je la connaissais par cœur maintenant. « *J'ai peur* », disait Sofiane. Cette phrase s'imprimait dans mon esprit, non sans faire écho à mes propres sentiments. De quoi avait-il peur ? Sans doute de la déroute de Daech dont les analystes annonçaient sans prendre trop de risques « le début de la fin » alors que Mossoul en Irak menaçait de tomber. Il était loin le temps où l'Organisation disposait d'un budget annuel évalué à 2 milliards de dollars par les centres de recherche occidentaux. Au plus fort de sa puissance, Daech avait la main sur une partie de la production de pétrole irakienne qu'elle écoulait illégalement *via* la Turquie. Des revenus évalués à 3 millions de dollars par jour, volatilisés avec la baisse du prix du pétrole, et surtout avec la défaite militaire qui obligeait l'Organisation à se replier sur la Syrie. Une situation dramatique pour les finances de Daech. Comme un gérant d'entreprise, Sofiane connaissait la peur de la faillite. Le salaire versé aux combattants venait d'être divisé par deux. Le droit social de l'État islamique que l'Organisation entendait construire ne s'embarrassait pas encore de fioritures.

Je lisais aussi dans la lettre la peur de mourir. De mourir, battu, sous les bombes à Raqqa. Ou de mourir torturé par les siens, si l'existence de ce texte était découverte. J'essayai de me représenter la vie à Raqqa. Les rares témoignages de journalistes ou de djihadistes repentis décrivaient les exécutions que les habitants devaient regarder en face sous peine de punition, l'interdiction de fumer ou de regarder la télévision, les prières, et le code vestimentaire obligatoire : voile intégral pour les femmes et pantalons rentrés dans les chaussettes pour